

Figures de l'étrange et de l'étranger : la peur de l'homosexuel(le) dans l'imaginaire occidental (1880-1945)¹

Florence TAMAGNE

Maître de conférences à l'Université Charles de Gaulle-Lille 3
CRHENO (Centre de recherches sur l'histoire de l'Europe du Nord-Ouest)

« [...]L'un de tous les vices qui accablent l'Allemagne vaincue, – mais qui y fleurissait aussi avant la guerre, témoin le retentissant procès du sire von Eulenburg, – l'homosexualité, qui retient surtout l'attention de l'étranger, non pas tant pour ses manifestations pathologiques, que par l'extraordinaire développement qu'il a trouvé en Allemagne et que les déformations mentales causées par la guerre ont alimenté. On est à la fois surpris et écoeuré. Il y a actuellement chez nos voisins une organisation « scientifique » de l'homosexualité qui, croyons-nous, est sans exemple chez les autres peuples. C'est cette sorte d'ignominieuse franc-maçonnerie que nous nous proposons d'étudier². »

Si la notion d'homophobie, c'est à dire « l'attitude d'hostilité à l'égard des homosexuels, hommes ou femmes », est d'un usage récent³, ses manifestations sont anciennes. Le rejet de l'homosexuel ou de la lesbienne, parfois pensé comme irrationnel, a été justifié culturellement par la tradition judéo-chrétienne, avec la destruction de Sodome et Gomorre⁴, mais aussi par l'anthropologie (l'homosexualité serait contraire à l'ordre naturel), par la médecine et la psychiatrie (l'homosexuel serait un dégénéré, ou un aso-

1. Cet article reprend, en partie, certaines analyses de mon livre, *Mauvais genre ? Une histoire des représentations de l'homosexualité*, Paris, EDLM, 2001, 286 p.

2. GOT, Ambroise, « Le vice organisé en Allemagne », *Mercur de France*, n° 591, 1^{er} février 1923, p. 655-678. Reproduit dans HIRSCHFELD, Magnus, *Les Homosexuels de Berlin, 1908*, Lille, GKC, 2001, p. 171.

3. Il semble que le terme ait été utilisé pour la première fois aux Etats-Unis en 1971, et il n'est reconnu en France que depuis la fin des années 1990. Voir BORILLO, Daniel, *L'Homophobie*, Paris, PUF, « Que sais-je », 2000, p. 3.

4. Il s'agit là d'une question fort complexe : le sodomite est ainsi accusé de « mollesse » : tout comme la femme, il serait incapable de contrôler ses pulsions charnelles ; on lui reproche également de remettre en cause l'ordre divin, en niant la différence entre les sexes ; enfin il mettrait en danger l'ordre social, en se livrant à des pratiques non procréatrices. Sur cette question, je renvoie aux travaux de John BOSWELL, *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité*, Paris, Gallimard, 1985, 521 p., et *Les Unions du même sexe dans l'Europe antique et médiévale*, Paris, Fayard, 1996, 537 p.

cial), et par des idéologies politiques, comme le nazisme (l'homosexualité serait un « crime contre la race ») et le stalinisme (l'homosexualité serait une « perversion fasciste »). De fait, si l'homosexuel est toujours rejeté comme l'autre, différent, étrange ou étranger, sujet de méfiance et de suspicion, la forme de l'exclusion, les peurs qui l'animent ne sont pas les mêmes à toutes les époques et ne visent pas forcément les mêmes personnes : en effet, le terme même d'homosexuel est lui aussi d'un usage récent. En rompant avec l'ancienne désignation de sodomite, qui visait une forme précise d'acte sexuel, et non un groupe défini, identifié et en quelque sorte réduit à sa sexualité, l'emploi du vocable « homosexuel » marque donc une rupture majeure, qui tient compte de la constitution de formes de culture homosexuelle, depuis le XVIII^e siècle⁵, et de l'inquiétude croissante de l'opinion publique à l'égard de pratiques dont la visibilité nouvelle semble un signe d'expansion, voire, et ce sera l'un des leitmotifs de la période, un symptôme de contagion. Il semblerait en effet que le terme « homosexuel » ait été employé pour la première fois en 1869, par un écrivain hongrois, Karoly Maria Kertbeny, dans une lettre envoyée au Ministre de la Justice prussien, réclamant l'abolition des lois condamnant les pratiques homosexuelles entre hommes. Chargé de connotations médicales, le terme s'est diffusé lentement et a longtemps été concurrencé par d'autres, comme ceux d'« inverti », de « pédéraste » ou d'« uranien ». On peut remarquer que, en ce qui concerne les femmes, elles ont davantage été désignées comme lesbiennes que comme homosexuelles, même si le terme se répand, là encore, à partir de la fin du XIX^e siècle. Il sera d'ailleurs nécessaire de revenir sur les différences fondamentales qui existent entre homophobie et lesbophobie : le lesbianisme, en effet, a rarement été l'objet d'un rejet aussi radical que l'homosexualité masculine, bien qu'il ait davantage souffert de l'ignorance et de l'invisibilité.

Ainsi la période 1880-1945, qui marque le passage du sodomite, criminel contre Dieu, à l'homosexuel, criminel contre la société, présente, dans le cadre d'une étude sur les mécanismes de l'homophobie et l'évolution des représentations de l'homosexualité, un double intérêt. Elle voit en effet l'essor d'une abondante littérature, souvent accompagnée d'une riche iconographie, qui exploite la peur, mais aussi la fascination suscitée par l'homosexualité. Ensuite, cette peur de l'homosexuel se traduit par la mise en place d'un double système de contrôle : les homosexuels sont placés sous la surveillance du médecin, chargé de classer les déviances, voire de les guérir, et du juge, chargé de les réprimer et de les circonscrire. Fascination de l'étrange, haine de l'étranger, tels sont les deux visages de cette peur de l'autre, qui est aussi, comme nous allons le voir, une peur de l'indifférenciation.

5. Voir FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité*, t. 1, *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, « tel », 2000, 211 p.

La dégénérescence

La peur de l'homosexuel à la fin du XIX^e siècle est une peur de l'étrange et du bizarre, alimentée en premier lieu par la littérature médicale. En effet, l'homosexualité, comme d'autres « perversions » sexuelles, devient alors un signe de « dégénérescence ». Les ouvrages qui cherchent à établir les « symptômes » de l'« inversion » se multiplient, d'autant plus que le témoignage du médecin est fréquemment utilisé lors des procès pour faire la preuve de l'homosexualité d'un criminel. Avec son ouvrage *La Pédérastie* (1857), Ambroise Tardieu, médecin conseil auprès des tribunaux, fait office de précurseur. Basant ses conclusions sur l'observation de deux cent cinq individus qu'il a examinés, avec un soin maniaque, à la recherche « des signes de la pédérastie », il accrédite l'idée de la monstruosité de l'homosexualité, dont la perversion morale serait révélée par la difformité physique. Le « pédéraste » serait d'abord identifiable, selon lui, par son apparence efféminée : il est maquillé, il porte des vêtements clinquants qui font contraste avec sa « malpropreté sordide ». Tardieu dresse ensuite une liste qu'il veut exhaustive des signes physiques qui témoignent de l'activité passive ou active du sujet : la pratique passive de la « pédérastie » serait décelable à la rougeur, l'excoriation, l'ardeur douloureuse de l'anus, son inflammation, la difficulté de la marche, le développement excessif des fesses, la déformation infundibuliforme de l'anus, le relâchement du sphincter, l'effacement des plis, les crêtes et caroncules du pourtour de l'anus, la dilatation extrême de l'orifice anal, l'incontinence des matières, les ulcérations, les hémorroïdes, les fistules, la blennorragie rectale, la syphilis, les corps étrangers introduits dans l'anus. Par contre un pédéraste actif verra une modification de son pénis comme la « remarquable gracilité de la verge⁶ ». En 1927 encore, le docteur Albert Chapotin, dans son livre *Les Défaitistes de l'amour* choisit d'intituler son chapitre sur l'homosexualité : « Descente aux enfers : les monstres ». La description qu'il donne de la lesbienne s'inscrit clairement dans le registre de la difformité : « L'examen médical des tribades révèle ordinairement ceci : traits du visage accentués, mamelles du type viril mais bouts de seins très allongés et érectiles, cuisses du type masculin, voix de contralto⁷. » Notons qu'à la description clinique, appuyée sur des biographies supposées exemplaires, s'ajoute dans nombre d'études, l'usage de la photographie, qui devient alors un instrument du savoir scientifique. C'est cependant la littérature romanesque qui contribuera le plus à la diffusion de ces poncifs. Le héros de Gustave Binet-Valmer, Lucien, est ainsi décrit comme un dandy efféminé dont l'apparence physique détermine le vice : il y a « de la dégénérescence dans la forme des oreilles et dans la mollesse des lèvres⁸ ».

Différent, l'homosexuel(le) l'est aussi parce qu'il (ou elle) entretient, aux dires des médecins, la confusion des genres. Certes, certains psychia-

6. TARDIEU, Ambroise, *La Pédérastie*, Paris, Le Sycomore, 1981, p. 11.

7. CHAPOTIN, D^r Albert, *Les Défaitistes de l'amour*, Paris, Le Livre pour tous, 1927, p. 18

8. BINET-VALMER, Gustave, *Lucien*, Flammarion, 1921, p. 53.

tres insistent, confortés en cela par des associations homosexuelles, comme la *Gemeinschaft der Eigenen* (Communauté des Spéciaux) d'Adolf Brand, créée en 1903 en Allemagne, qui revendique un modèle de camaraderie virile inspiré de l'Antiquité, sur la masculinité affirmée des « sodomites ». C'est le cas de J. Martin Charcot et Victor Magnan dans leur article *Inversion du sens génital et autres perversions sexuelles* (1882) ou encore de André Raffalovich, qui rapporte ici les observations de Joris-Karl Huysmans : « Ce qui ressort, nettement, clairement – et c'est cela qui est difficile à expliquer – c'est dans le monde des gens musclés et râblés que cette passion sévit. Les bouchers de la Villette, les hercules de foire et surtout les forts de la Halle pratiquent tous ce vice⁹. » Néanmoins, la plupart des médecins s'accordent au contraire à relever des signes indiscutables de féminité chez l'homosexuel, et de masculinité chez la lesbienne. Un sexologue et militant homosexuel comme Magnus Hirschfeld, en reprenant la théorie d'Ulrichs, « une âme de femme dans un corps d'homme » pour définir « l'inverti », contribua à renforcer de tels stéréotypes, de même que le théoricien socialiste anglais et « prophète » homosexuel Edward Carpenter¹⁰, auteur d'un ouvrage intitulé *The Intermediate Sex* (le sexe intermédiaire) en 1908. De la même manière, la lesbienne est définie par Krafft-Ebing, dans sa *Psychopathia Sexualis* (1885) en fonction de son degré de masculinité, alors que le sexologue britannique Havelock Ellis, dans *Sexual Inversion* (1897), construit pour sa part le couple lesbien sur le modèle hétérosexuel et distingue les « vraies » homosexuelles, masculines, des « pseudo-lesbiennes », féminines, qui ont été « séduites ». Ces affirmations seront ensuite reprises par nombre de vulgarisateurs, tel le docteur Caufeynon (Jean Fauconney) qui décrit ainsi « l'invertie féminine » : dès son plus jeune âge, elle « n'aime pas jouer à la poupée, sa passion est le cheval à bâton, le jeu des soldats et des brigands. Elle montre non seulement de l'antipathie pour les travaux féminins, mais elle y montre aussi une maladresse insigne, sa toilette est négligée, elle aime les manières rudes et garçonnières¹¹ ». Là encore, la force du modèle médical s'exprime pleinement dans la littérature. Dans son roman *Le Puits de solitude* (1928), l'écrivaine lesbienne Radclyffe Hall choisit de mettre en scène son héroïne Stephen Gordon, conformément au modèle de l'« invertie congénitale », défini par Ellis, et dans lequel elle s'était elle-même reconnue.

À ces explications biologiques, la psychanalyse substitua l'hypothèse de la « séduction dans l'enfance » et l'« angoisse de la castration ». Si l'affirmation d'une bisexualité originelle de l'être humain tranchait singulière-

9. RAFFALOVICH, André, « Les groupes uranistes à Paris et à Berlin », *Archives d'anthropologie criminelle*, n° 132, Lyon, Storck, 15 décembre 1904, Revue critique, p. 926-936. Cet extrait a été reproduit dans Magnus HIRSCHFELD, *Les Homosexuels de Berlin*, 1908, op. cit., p. 114.

10. Sur Carpenter, voir WEEKS, Jeffrey, *Coming out. Homosexual Politics in Britain from the Nineteenth Century to the Present*, Londres/New York, Quartet Books, 1990, 294 p.

11. D^r CAUFEYNON, *La Perversion sexuelle*, Paris, Bibliothèque populaire des connaissances médicales, 1932, p. 99-100.

rement avec les stéréotypes stigmatisants qui prévalaient jusqu'alors, la définition de l'homosexualité comme « blocage au stade infantile », voire la correspondance jungienne de l'homosexualité avec les sociétés primitives pouvaient difficilement être perçues comme valorisantes et maintenaient les homosexuels dans une situation d'infériorité. Les liens fréquemment établis entre masturbation et homosexualité assimilaient d'ailleurs cette dernière à une activité narcissique et antisociale : « La plus narcissique des perversions en dehors du narcissisme génital pur, est l'homosexualité sous une de ses formes les plus fréquentes » (l'amour d'un homme pour un adolescent ou un jeune homme)¹². Pour Angelo Hesnard, le refus du plaisir avec la femme traduit « un défaut d'adaptation affective au milieu, un manque de plasticité de l'élan instinctif ». Il s'agit là d'une « insuffisance biologique et psychique de nature régressive¹³ ». Ces allégations, qui font de l'homosexuel un inadapté de la société, expliquent la recherche d'une « fonction sociale » de l'homosexuel par certains militants et l'habitude des longues listes justificatives d'homosexuels célèbres qui introduisent la majorité des travaux sur l'homosexualité.

Tandis qu'Hirschfeld rappelle que « la somme des valeurs culturelles, morales et esthétiques que l'humanité doit aux invertis n'est pas négligeable¹⁴ », Carpenter remarque que « les uraniens sont des aides et des guides¹⁵ », amenés à jouer un rôle comme professeurs, comme travailleurs sociaux, et surtout comme artistes. Cependant faire de l'homosexuel un artiste, c'est le définir comme définitivement « autre », puisque l'artiste lui-même est considéré comme un être à part (« l'artiste maudit ») au sein de la société, un semi-exclu qui ne parvient à se réintégrer que par son œuvre. En revanche, la définition de l'homosexuel comme éducateur et pédagogue, sur le modèle antique, par des réformateurs allemands comme Gustav Wyneken et Hans Blüher, se heurta à de farouches oppositions : au contact de la jeunesse, l'homosexuel redevenait un être dangereux, un corrupteur potentiel. Néanmoins, ces prises de position apparaissent comme très marginales. La figure du pervers et du dégénéré domine en effet les représentations, qui associent couramment homosexualité et décadence et contribuent à façonner, à partir de la fin du XIX^e siècle, l'image du dandy homosexuel et de la « Sapho 1900 ».

La décadence

Le terme décadence, tel qu'il est utilisé à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle est ambigu. Chargé de connotations négatives, il est souvent associé à l'idée de dégénérescence, et les tenants de l'ordre moral l'utilisent

12. HESNARD, Angelo, *L'Individu et le sexe : psychologie du narcissisme*, Paris, Stock, 1927, p. 159.

13. HESNARD, Angelo, *Psychologie homosexuelle*, Paris, Stock, 1929, p. 22-23.

14. HIRSCHFELD, Magnus, *Le Sexe inconnu*, Paris, Éditions Montaigne, 1936, p. 167.

15. CARPENTER, Edward, *Selected Writings*, vol.1, *Sex*, rééd., Londres, Gay Men Press, 1984, p. 240.

pour stigmatiser les comportements qu'ils jugent immoraux ou malsains. Max Nordau, disciple hongrois de Cesare Lombroso, dans son livre *Entartung* (Dégénérescence, 1895) associe ainsi les « Égomaniques, les Décadents et les Esthètes », qui constituent une menace pour la société et la puissance nationale. Il prédit notamment pour le vingtième siècle que, si aucune mesure n'est prise, « les gens à sentiment sexuel contraire réclamant que les personnes du même sexe puissent conclure un mariage légal, [obtiendront] satisfaction, vu qu'ils [seront] assez nombreux pour élire une majorité de députés de leur tendance¹⁶ ». Pourtant, dans les milieux de l'avant-garde, l'idée de décadence fut associée à la modernité artistique et littéraire, et devint le symbole d'une sensibilité exacerbée et d'un esthétisme raffiné. L'attrait de l'exotisme, le goût du bizarre et la volonté de « choquer le bourgeois » qui caractérisent les représentations décadentes et symbolistes de la fin du XIX^e siècle, notamment en France, expliquent la séduction que l'homosexualité, mais surtout le saphisme ont pu exercer sur la production artistique et littéraire de l'époque.

L'une des principales angoisses liées à l'homosexualité est celle de la dépopulation. Elle n'est pas propre à la période étudiée. Daniel Borillo souligne ainsi que l'un des fondements de l'homophobie judéo-chrétienne est la hantise du repeuplement. Il remarque notamment que les condamnations de la sodomie inscrites dans le *Lévitique* se comprennent mieux à la lumière du contexte historique dans lequel elles ont été prononcées : « Après la libération du peuple d'Israël d'Égypte, il fut nécessaire d'édicter des normes strictes destinées à assurer sa survie démographique et culturelle¹⁷. » De manière générale, on constate que les manifestations homophobes s'expriment souvent avec davantage de force dans des périodes de crise démographique ou de remise en cause de l'identité nationale. Si, à la fin du XIX^e siècle, l'homosexualité est dénoncée comme une perversion débiliteuse, que l'on associe d'ailleurs à la nervosité, à l'hystérie et à la stérilité, notamment dans la France encore marquée par la guerre de 1870, la perte de l'Alsace-Lorraine et le traumatisme de la Commune, c'est dans les années trente que l'assimilation de l'homosexualité à la dépopulation fut la plus répandue. Tandis que de nombreux experts prophétisaient le vieillissement et le déclin du pays, la littérature conjugait de manière troublante corps national et corps humain : « l'inversion » était assimilée à une gangrène nationale. Les homosexuels étaient, avec d'autres groupes minoritaires – les juifs, les étrangers, les femmes qui travaillent – désignés à la vindicte publique et chargés de tous les maux d'une société en perdition. Certains les accusaient d'être directement responsables de la « faillite » nationale ; pour d'autres, ils n'étaient qu'un prétexte pour dénoncer la démocratie, le parlementarisme, le libéralisme qui ont autorisé de tels débordements et accéléré la chute. Une pensée réactionnaire utilisait d'ailleurs l'homosexualité à des fins politiques, que ce soit en France, en Allemagne ou en Angleterre. Ainsi Roy Campbell

16. NORDAU, Max, *Dégénérescence*, t. 2, Paris, F. Alcan, 1894, p. 528.

17. BORILLO, Daniel, *L'Homophobie*, *op. cit.*, p. 41.

écrit à propos des républicains espagnols dans le journal d'Oswald Mosley le *British Union Quarterly* de janvier-avril 1937 : « Les sodomites sont de votre côté/les lâches et les malades. »

Dans ces discours, l'homosexualité, fille de l'urbanisation et de l'industrialisation, n'est pratiquée que par une minorité d'esthètes dénaturés : « Ce vice de luxe, ce ne sont pas les humbles qui le pratiquent » remarque ainsi George Anquetil, dans son pamphlet haineux *Satan conduit le bal* (1925). De fait, la fin du XIX^e siècle vit s'affirmer la figure du dandy décadent, incarnée en Angleterre par Oscar Wilde ou Aubrey Beardsley, et en France, par Jean Lorrain ou Robert de Montesquiou, qui inspira le Des Esseintes de Huysmans et le Charlus de Proust. Comme le dit bien Alan Sinfield, les représentations homosexuelles se bâtirent alors autour de notions qui avaient été mises en avant lors des procès de Wilde : « Le caractère efféminé, le loisir, la paresse, l'immoralité, le luxe, l'insouciance, la décadence, l'esthétisme¹⁸. » *Le Portrait de Dorian Gray* devint le symbole de l'homosexualité décadente, notamment au travers de la déchéance du héros, et des outrages que subit son portrait. L'horreur qu'il suscita fut telle, qu'elle était encore vivace près de vingt ans plus tard : le futur écrivain Beverley Nichols, surpris en pleine lecture, fut frappé et insulté par son père, qui cracha sur la couverture du livre¹⁹. En même temps, certains homosexuels construisirent leur identité en référence au défenseur de « l'amour qui n'ose pas dire son nom ». Le héros du roman de E. M. Forster, *Maurice* [1914, publié en 1971] se définit ainsi : « Je suis un innommable du genre Oscar Wilde²⁰. » Si les représentations stigmatisantes étaient ainsi intériorisées, il était également possible de les subvertir, en faisant de la provocation un mode d'affirmation identitaire : « il aimait être pervers aux yeux de la foule²¹ » écrit Robert Hichens, dans son roman à clé *The Green carnation* (L'œillet vert, 1894) où les deux héros, Reginald Hastings et Esmé Amaranth sont les transparentes incarnations de Lord Alfred Douglas et Oscar Wilde. Pour eux, l'œillet vert, séduisant, car artificiel, « la fleur empoisonnée d'une vie exquise » devient le symbole d'appartenance à une élite, celle de ceux qui ne redoutent rien et qui ont « le courage de leurs désirs²² ».

À l'image du dandy dévoyé répond celle de la femme damnée. Si le mythe de la « Sapho 1900 » a été entretenu par certaines homosexuelles, comme Renée Vivien, Natalie Barney, ou la courtisane Liane de Pougy, la figure de la lesbienne, créée par des hommes pour un public masculin, s'est construite dans la littérature française au début du XIX^e siècle, sans référence à la réalité de l'expérience lesbienne, qui demeurerait largement

18. SINFIELD, Alan, *The Wilde century*, Londres, Cassell, 1994, p. 11-12

19. Cité par DAVENPORT-HINES, Richard, *Sex, death and punishment*, Londres, Fontana Press, 1991, p. 141-142.

20. FORSTER, E. M., *Maurice*, Paris, Christian Bourgois, 1987, p. 174

21. HICHENS, Robert, *The Green carnation*, Londres, The Unicorn Press, 1949, 175 p., p. 4. L'œillet vert porté à la boutonnière était devenu, sous l'influence d'Oscar Wilde et de son cercle, un code homosexuel.

22. *Ibid.*, p. 92.

inconnue. Deux romans, *La fille aux yeux d'or* de Balzac (1835) et *M^{lle} de Maupin* de Théophile Gautier (1836) sont à l'origine du stéréotype lesbien. Gautier inscrit l'homosexualité féminine dans le cadre du travestissement, et place la question identitaire au cœur de l'ouvrage : « Il arrive souvent que le sexe de l'âme ne soit point pareil à celui du corps, et c'est une contradiction qui ne peut manquer de produire beaucoup de désordre²³. » Le traitement de la sexualité féminine est plus ambigu : dotée de qualités « masculines » comme le courage, l'adresse, la sportivité, farouchement indépendante, Madeleine de Maupin se place en permanence dans une position de rivalité avec les hommes qu'elle rencontre, prenant plaisir à dérober à leur désir la jolie Ninon. Pourtant, elle répugne à des relations sexuelles avec des femmes et considère que seul l'amour d'un homme pourra faire d'elle un être « complet », une insatisfaction présentée de manière récurrente dans la littérature de l'époque qui considère que le saphisme ne peut être qu'un amusement d'adolescentes (Colette, *Claudine à l'école*, 1900), un dérivatif à la prostitution (Émile Zola, *Nana*, 1879) ou le prélude à une relation hétérosexuelle. *La Gynandre* de Joséphin Péladan (1887) s'articule ainsi autour de la tentative de séduction d'un groupe de lesbiennes par un jeune homme sûr de ses charmes et de la supériorité des plaisirs phalliques : « Tant qu'il y avait des pages et des mousquetaires, on ne vit pas de femmes sodomites²⁴. » Dans un genre bien différent, *La fille aux yeux d'or* a contribué, pour sa part, à diffuser l'image de la lesbienne criminelle, femme fatale, beauté ténébreuse et sadique. Les héroïnes, Paquita et Mariquita sont d'ailleurs d'origines espagnoles, ce qui délimite clairement le lesbianisme dans la sphère de l'étrange et de l'étranger. Leur passion, qui est présentée comme malade, est ouvertement sexuelle : consumées par le désir, elles se détruisent mutuellement. Baudelaire, dans « Lesbos » (1857), ne dit pas autre chose lorsqu'il évoque « les filles aux yeux creux, de leurs corps amoureuses », prisonnières de leur « stérile volupté », avides de plaisir, mais jamais assouvies. Elles vivent un « éternel martyre », qui rend les condamnations terrestres inutiles : « Qui des Dieux osera, Lesbos, être ton juge ? » Vision tragique relayée, au delà de la littérature, par nombre d'artistes symbolistes, tels Moreau ou Klimt qui exploitent abondamment le motif de la femme castratrice et de la vierge guerrière, et de la « belle dame sans merci », qui cause la perte des hommes qui l'approchent, à la manière d'une Salomé ou d'une Messaline. Si Khnopff, en revanche, répugne à aborder directement les thématiques lesbiennes, il privilégie les formes froides et androgynes, comme dépourvues de sexualité, révélant que si la peur de l'homosexualité fonctionne d'abord comme la peur de l'autre, elle peut être aussi peur de l'indifférenciation.

La fin du XIX^e siècle est en effet marquée par la fascination de l'androgynie et de l'hermaphrodisme, qui opèrent parfois comme un substitut à

23. GAUTIER, Théophile, *Mademoiselle de Maupin*, Paris, Flammarion, 1973, p. 294.

24. PELADAN, Joséphin, *La Décadence latine, éthopée, t. IX : La Gynandre*, Paris, E. Dentu, 1891, p. 133.

l'homosexualité. Si le mythe de l'androgyné, tel que raconté par Aristophane dans *Le Banquet* de Platon, fut abondamment utilisé par les romantiques, il est également revendiqué par les décadents, qui lui font cependant subir une dégradation : le rêve unitaire d'un androgyné réunissant les deux sexes en lui-même abandonné et remplacé par un succédané à forte connotation homosexuelle, le jeune homme efféminé, ou la femme masculine. Chez Joséphin Péladan, qui évoque cette figure à de nombreuses reprises dans son œuvre²⁵, si l'androgyné mâle est valorisé et mythifié, l'androgyné femelle, ou gynandre, est présentée comme une perversion funeste de la nature. En fait, la fascination pour l'androgynie participe également d'une peur de la sexualité, conséquence d'une morale rigide qui refoule les désirs sexuels, mais que l'on peut également associer aux angoisses de la société face aux mouvements d'émancipation féminine et au fléau de la syphilis. Ainsi l'androgynie, le narcissisme, voire le sadisme résolvent le désir homosexuel, en le refoulant. Seule la figure de l'hermaphrodite peut encore prétendre incarner une sexualité double. Il se présente alors comme le versant « noir » de l'androgyné, symbole de toutes les jouissances, de l'infini des expériences sexuelles, mais voué à la monstruosité et au rejet. Il renvoie, dès lors, à la dégénérescence, et aux abîmes de la nosologie médicale.

Pour les artistes décadents, dont certains, à l'instar de Laurent Tailhade ou Félix Vallotton, affichaient des sympathies pour le socialisme et l'anarchisme, l'homosexuel était à la fois symbole du désordre social et agent de dissolution. Le décadentisme, forme extrême du romantisme, se voulait une réaction à la modernité, aux bouleversements sociaux nés de la Révolution industrielle. En choisissant pour héros le dandy homosexuel ou la lesbienne, les artistes marquaient leur rejet d'une identité virile construite autour de valeurs matérialistes et impérialistes et présentaient à la société le miroir déformé de ses vices cachés. Celle-ci réagissait en accentuant le contrôle des homosexuels : à partir du milieu du XIX^e siècle, un certain nombre de pays européens, comme l'Angleterre et l'Allemagne, modifièrent leur législation dans un sens plus répressif. La peine de mort, qui sanctionnait depuis le Moyen Âge le crime de sodomie, fut remplacée par des peines de prison ou de travaux forcés ; mais alors que l'ancienne législation, de par son extrême sévérité, n'était que rarement appliquée, les nouvelles mesures entraînèrent une vague de condamnations à partir de la fin du XIX^e siècle. De nouveaux stéréotypes s'affirmèrent qui réactivaient la vieille peur de l'étranger : celui de l'homosexuel, traître à la nation, celui de la lesbienne féministe, et enfin celui du corrupteur de la race, qui marque le sommet de l'homophobie sous le régime nazi.

La différence

L'homosexuel est toujours l'autre. Alors que l'homosexualité avait été qualifiée, au fil des siècles, de « vice français », « arabe » ou « italien », elle

25. Par exemple dans *Le vice suprême* (1884), *Curieuse* (1886), et surtout dans *L'Androgynie* (1891) et *La Gynandre* (1887).

devint, après la révélation de l'affaire Eulenburg, un scandale homosexuel qui mettait en cause des proches de l'empereur Guillaume II, sur fond de crise marocaine (1907-1909), le « vice allemand ». Cette assimilation de l'homosexuel à l'étranger eut d'importantes implications : durant la Première Guerre mondiale, les homosexuels furent soupçonnés de collusion avec l'ennemi. Proust évoque, dans *Le Temps retrouvé* (1927), ce climat de suspicion et les insultes que Charlus devait désormais supporter : « Frau Bosch », « Frau van den Bosch ». De même en Angleterre, l'idée d'un complot allemand, organisé autour de sympathies homosexuelles, rencontra un certain écho dans le public : le député Noël Pemberton Billing se lança ainsi dans une croisade contre les homosexuels. En 1918, il publia un article intitulé « les premiers 47000 », en référence, selon lui, au nombre d'homosexuels britanniques connus des services secrets allemands²⁶. Au danger germanique se substitua après la guerre le péril communiste. Si dans les années vingt, l'Angleterre crut voir se constituer, dans les milieux intellectuels, un véritable « Homintern²⁷ », les autorités françaises s'inquiétèrent bien davantage de la prostitution des marins dans les ports de guerre, comme Toulon, Brest ou Le Havre, dont ils craignaient qu'elle ne favorise la diffusion de la propagande communiste²⁸. Dans les années trente, en Allemagne, l'homosexualité devint également prétexte à des règlements de compte politiques, et la presse partisane, communiste et socialiste, qui s'était jusqu'alors montrée favorable à l'abolition des lois anti-homosexuelles, choisit de dénoncer l'homosexualité d'Ernst Röhm, chef de la SA, dans le cadre de la lutte anti-fasciste. À partir de 1934, le parti communiste, suivant en cela la nouvelle orientation soviétique, associa explicitement homosexualité et « perversion fasciste ».

Les scandales entretenaient dans l'opinion publique l'image d'une homosexualité rampante, formant des cliques, voire fomentant des complots. Ces craintes furent encore renforcées par la création, à partir de la fin du XIX^e siècle, des premiers mouvements homosexuels militants et par le développement d'une subculture homosexuelle, organisée autour des clubs et de la drague. L'idée de contagion se développa, entretenant le mythe d'un homosexuel ennemi de l'intérieur, invisible aux non-initiés, mais sachant communiquer par codes avec ses semblables. C'est le thème de la « franc-maçonnerie du vice », que Marcel Proust contribua d'ailleurs à accréditer, en jouant sur la double vie de ses personnages et qui est évoqué aussi bien par l'ancien chef de la brigade des mœurs François Carlier, dans son livre *La Prostitution antiphysique* (1887) que par François Porché dans *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, (1927). On se contentera ici de citer à

26. Cité par Samuel HYNES, *A War imagined. The First World War and English Culture*, New York, Atheneum, 1991, p. 227.

27. Surnom donné par Cyril Connolly et Maurice Bowra au groupe d'intellectuels homosexuels, qui réunissait notamment W. H. Auden, Christopher Isherwood et Stephen Spender, et réputé pour ses sympathies communistes.

28. AN, F7 13960 (2). Voir TAMAGNE, Florence, *Histoire de l'homosexualité en Europe. Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 514-530.

nouveau Huysmans, repris par Raffalovich : « J'eus l'idée de l'enfer. Songez à ceci : l'homme qui a ce vice se retire de lui-même du commun des hommes. Il mange dans des restaurants, se fait coiffer chez un coiffeur, habite dans un hôtel, dont les patrons sont de vieux sodomites. C'est la vie à l'écart, dans un coin restreint, une confrérie se reconnaissant à la voix, à l'œil fixé droit, à ce ton chantant et affecté qu'ils ont tous²⁹. » Il rajoute cette remarque, particulièrement révélatrice du danger homosexuel, tel qu'il est alors perçu : « D'autre part, ce vice est le seul qui supprime les castes. Homme propre et larbins sont égaux – et se parlent naturellement, vivent sans différence d'éducation. Ce vice réalise ce que la charité ne peut faire, l'égalité des gens. Est-ce assez étrange et inquiétant³⁰. » L'homosexuel est ainsi celui qui remet en cause, par sa sexualité, les hiérarchies sociales : en brouillant les repères, en refusant de respecter les frontières admises de la normalité – et de la décence – il introduit le chaos et conduit la société à sa perte. Sous sa forme la plus extrême, ce danger prend la forme du criminel, tueur en série, comme Haarman, « le boucher de Hanovre³¹ », auteur de plusieurs meurtres sadiques sur de jeunes adolescents en 1924, qui relança le fantasme de l'homosexuel, « corrupteur de la jeunesse » et pédophile dégénéré.

La lesbienne n'échappa que partiellement à ces développements sordides. De fait, son statut juridique était différent de celui de l'homosexuel, puisqu'elle n'était généralement pas considérée comme une criminelle : les projets de lois qui prévoyaient la condamnation de l'homosexualité féminine, en 1909 en Allemagne, en 1921 en Angleterre, ne purent rassembler une majorité. Cette relative impunité³² s'expliquait, non pas par une plus grande tolérance à l'égard du lesbianisme, comme en témoignent le maintien de préjugés tenaces dans l'opinion publique, et l'organisation de campagnes anti-lesbiennes particulièrement violentes, notamment à la fin du XIX^e siècle et dans les années vingt, mais par le refus d'envisager une sexualité féminine autonome et par la peur d'informer les femmes ignorantes de l'existence d'une telle « perversion », en la rendant publique. De fait, l'image de la lesbienne malfaisante renvoyait aux craintes soulevées par les débuts de l'émancipation féminine, et trouvait principalement à s'exprimer dans des attaques qui visaient les mouvements féministes. Sous sa forme la plus violente, la lesbienne était présentée comme une psychopathe, une accusation à mettre en relation avec plusieurs faits divers : en 1892, l'assassinat, aux États-Unis, de Freda Ward par son amante Alice Mitchell déclencha ainsi une vague d'écrits homophobes, alors que le lesbianisme et le travestissement avaient été jusqu'alors relativement tolérés. Dans l'entre-deux-guerres, le roman *Die beiden Freundinnen und ihr*

29. RAFFALOVICH, André, « Les groupes uranistes à Paris et à Berlin », art. cit. Huysmans avait écrit « affété ».

30. *Ibid.*

31. QUINCHE, Eugène, *Haarmaan, le boucher de Hanovre*, Paris, Éditions Henry Parville, 1925, 182 p.

32. L'Autriche est une exception notable.

Giftmord (L'Empoisonnement, 1924) d'Alfred Döblin, un neurologue, s'inspirait de l'assassinat, par deux jeunes amantes, de l'époux de l'une d'elles. La littérature policière reprit à loisir ce thème. Dans *Unnatural death* (L'Autopsie n'a rien donné, 1927) de Dorothy Sayers, une lesbienne dépravée (Miss Whittaker, qualifiée de « vampire »), est mise à jour par une « vieille fille » empreinte de préjugés victoriens, et gardienne de la moralité britannique.

La littérature sur le lesbianisme a en outre souvent été une littérature de dénonciation, mettant en scène, sous des noms d'emprunt, des lesbiennes célèbres, dont on raillait le désir d'élévation sociale, en particulier si elles se présentaient comme des intellectuelles. *Extraordinary women* (Femmes extraordinaires, 1928) de Compton Mackenzie se voulait ainsi une parodie de la vie lesbienne sur l'île de Capri (Sirène dans le roman), présentant sous un jour ridicule et pathétique les lesbiennes les plus célèbres de l'époque comme l'écrivaine Natalie Barney ou la peintre Romaine Brooks. La Nouvelle Femme faisait peur : arborant les signes de la domination masculine, cheveux courts, costume d'homme, fume-cigarette, elle interrogeait la légitimité des hiérarchies de genre et faisait la preuve de son indépendance, portant le doute sur la nécessité d'une présence virile. Charles-Noël Renard, dans *Les Androphobes* (1930), tente ainsi de démontrer l'existence d'un vaste complot lesbien international, et affirme que la guerre n'a été qu'un sacrifice inutile dont les hommes sont sortis perdants, alors que les femmes prenaient le pouvoir et entreprenaient de ruiner la civilisation.

Les liens entre lesbianisme et féminisme étaient tout particulièrement dénoncés même si les mouvements d'émancipation féminine cherchaient à éluder la question homosexuelle. Les tracts antiféministes et homophobes apparurent aux États-Unis dès les années 1830-1840, et portaient l'accent sur la « masculinisation » supposée des suffragettes. Dans les années vingt, des pamphlets, tel que *Die Frauenemanzipation und ihre erotischen Grundlagen* (L'émancipation des femmes et ses fondements érotiques, 1924) de E. F. W. Eberhard, s'appliquaient à démontrer que les mouvements féministes étaient, en fait, le cheval de Troie des lesbiennes. Dans la littérature romanesque, les personnages de lesbiennes enseignantes, exerçant une influence néfaste sur leurs élèves, étaient légion, comme par exemple dans *Regiment of women* (Régiment de femmes, 1916), de Clemence Dane, qui voit la relation de Clare Hartill (que l'on peut lire *Heartill*, cœur malade) avec son élève Louise Denny, et avec la jeune professeur Alwynne Durand dénoncée comme perverse et dangereuse. Si Louise est conduite au suicide, et Clare (la « vraie » lesbienne) vouée à la solitude et à l'autodestruction, Alwynne est « sauvée » par l'amour d'un jeune homme, un motif redondant d'une littérature fondamentalement pessimiste quant à la possibilité de modes de vie lesbiens alternatifs.

Si les années trente virent, en France et en Angleterre, la montée des discours homophobes, ceux-ci atteignirent leur apogée sous le régime nazi. C'est Heinrich Himmler qui développa la rhétorique anti-homosexuelle

nazie, mêlant aux stéréotypes traditionnels une analyse spécifique liée à la survie de la race aryenne³³. Il établit, après d'autres, une relation entre homosexualité et dépopulation, « corruption » et décadence, mais il voit avant tout dans l'homosexualité une importation étrangère, conséquence du mélange des races. De fait, les liens entre les homosexuels et les juifs avaient été soulignés par le NSDAP dès les années vingt, et Magnus Hirschfeld, juif et homosexuel, avait été une cible privilégiée des attaques nazies. Très intéressé par les théories psychiatriques sur l'homosexualité, qu'il encourageait, Himmler était persuadé que 2 % seulement des cas d'homosexualité étaient innés et que le reste relevait du vice ou de la séduction. D'où son intérêt, durant la guerre, pour les expériences « médicales » (traitement psychiatrique, hormonal, castration), dont il espérait qu'elles permettraient de renvoyer les homosexuels sur le front, sans risque de « contagion ». Alors que la législation anti-homosexuelle était renforcée dès 1935, l'homosexualité féminine ne fut pas criminalisée, et les lesbiennes échappèrent, dans l'ensemble, aux persécutions, bien que ce fût au prix de l'invisibilité et du retour à la sphère privée. Une fois de plus, ce désintérêt s'expliquait avant tout par la position inférieure dans laquelle étaient tenues les femmes dans le système nazi : tandis que la sexualité féminine était perçue comme uniquement passive, le rôle de la femme devait se résumer à celui d'épouse et de mère.

Dans la perspective nazie, l'homosexuel n'avait pas de valeur sociale. S'il refusait de se plier aux exigences de la Nation allemande (se marier, faire des enfants), s'il constituait en outre un « facteur de risque » en tant que prostitué, pédophile ou simplement récidiviste, il devait être éliminé. Dès 1933, les bars homosexuels furent fermés, les mouvements et les revues interdits. La persécution des homosexuels n'allait cesser de s'intensifier, prenant la forme de règlements de compte (contre l'Église catholique et l'Etat-Major en 1937), de campagnes d'« épuration » (dans la SS et la Hitlerjugend) et conduisant entre 5 000 et 15 000 homosexuels dans les camps de concentration, où la plupart trouvèrent la mort.

Fascination de l'étrange, haine de l'étranger : l'autre attire et fait peur. Derrière les discours homophobes, se joue un jeu de définition de soi et de la société. C'est bien une entreprise de normalisation de l'espace public qui s'opère par le rejet de l'homosexuel(le), que ce soit dans la sphère de l'art, puisque l'homosexuel(le) y est réduit à une esthétique – il devient artificialité, il est une pose, donc il n'existe pas – ou dans la sphère de la criminalité, puisqu'il y est réduit à une perversion – il est malade, il doit donc être soigné ; il sera « guéri ». Tel est l'usage du stéréotype : il a avant tout pour but de révéler, d'identifier, de rendre visible. Si l'homosexuel(le) veut y échapper, il doit dès lors se rendre invisible, se conformant ainsi à ce que l'on attend de lui. Ou il peut réinventer d'autres modes d'expres-

33. Voir son discours adressé aux généraux SS le 18 février 1937, dans Heinrich HIMMLER, *Discours secrets*, Paris, Gallimard, 1978, 255 p.

sion, élaborer des stratégies de contournement, subvertir le langage. Les identités homosexuelles se sont construites aussi en réaction à cette double contrainte : injonction de silence ; totalité du discours.

RESUME

La période 1880-1945, qui marque le passage du sodomite, criminel contre Dieu, à l'homosexuel, criminel contre la société, voit la mise en place de nouveaux stéréotypes homophobes: alors que les théories médicales assimilent homosexualité et dégénérescence, le décadentisme veut voir dans l'homosexuel et la lesbienne les figures privilégiées de la subversion et de l'érotisme. Fascination de l'étrange et haine de l'étranger renvoient dès lors à une double angoisse: celle de l'altérité et celle de l'indifférenciation. En rejetant l'homosexuel(le) dans l'invisibilité, la société se rassure sur son unité et réaffirme les frontières de la normalité.

ABSTRACT

Between 1880 and 1945, the sodomite, guilty of sins in the eyes of God, gives way to the homosexual, who commits crimes against society. As a consequence of this semantic change, new homophobic stereotypes appear. Medical theories describe homosexuals as degenerates, while decadentism provides images of the homosexual and of the lesbian as symbols of subversion and eroticism. Fascination with queerness and hatred of otherness both refer to the dual fear of alterity and of the lack of differentiation. By trying to make homosexuals fade into the background, society attempts to reassert its unity and to confirm the frontiers of normality.